

Mardi 23 février 2016.

« Pas sans toi » (Naître à la miséricorde)¹

« *Le Seigneur m'a créée, prémices de son œuvre, avant ses œuvres les plus anciennes. Dès l'éternité je fus établie, dès le principe, avant l'origine de la terre. [...] Quand il affermit les cieux, j'étais là, quand il traça un cercle à la surface de l'abîme, quand il condensa les nuées d'en haut, quand se gonflèrent les sources de l'abîme, quand il assigna son terme à la mer - et les eaux n'en franchiront pas le bord -, quand il traça les fondements de la terre, j'étais à ses côtés comme le maître d'œuvre, je faisais ses délices, jour après jour, m'ébattant tout le temps en sa présence, m'ébattant sur la surface de sa terre et trouvant mes délices parmi les enfants des hommes.* » (Prov 8,22-31)

La Sagesse de Dieu trouve ses délices parmi les enfants des hommes !

Aujourd'hui, je voudrais vous parler de joie, de nativité, de création. Bref, nous inviter à naître à la miséricorde. Car à y regarder de près, il n'y a pas grande différence entre une crèche et une croix. Les deux sont des navires qui emmènent le Fils de l'homme chez les hommes pour ne plus les quitter, partageant tout de leur existence, puisque ce que Dieu dit à l'homme, c'est « pas sans toi ! ».

3. « Mets ta joie dans le Seigneur »

Tout commence avec la joie

Tout commence avec la joie. Souvenez-vous ! « *Dieu dit : Que la lumière soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres* » (Gn 1, 1-4). La création est bonne. Elle est faite par le Verbe de Dieu qui s'élanche, (il dit et il fait), accompagné du souffle créateur qui déjà danse sur les eaux. Et lorsqu'il crée Adam, le glébeux, homme et femme, « *Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon* » (Gn 1,31).

En écho au premier chapitre de la Genèse, le livre des Proverbes raconte à sa façon la création du monde en faisant l'éloge de la sagesse. La Sagesse créatrice est comme une enfant qui joue et danse en présence du Seigneur, elle danse à la surface de la terre et trouve ses délices parmi les enfants des hommes. Imaginez nos enfants de la messe, jouant, bougeant, chantant, ceux-là même qui remuent et que le pape nous invite à garder près de nous !

Oui, au commencement est la joie de Dieu. Joie de créer. Joie de jouer en compagnie de sa créature, car l'homme pour Dieu est une merveille, il est la joie de ses yeux, au point que Jean l'évangéliste suggérera que nous sommes aux yeux de Dieu « ce qu'il y a de plus grand » (Jn 10,29²). Ce commencement n'en finit pas de commencer. Chaque jour, quand le soleil se lève, quand nous sortons de notre sommeil, la création commence et Dieu crée, comme un enfant qui joue, ose dire Gilbert Keith Chesterton, dans son magnifique petit livre *Orthodoxie*.

¹ 16 344 signes, 3006 mots.

² « Mon Père, quant à ce qu'il m'a donné, est plus grand que tous. Nul ne peut rien arracher de la main du Père » (Jn 10, 29, BJ). « Mon Père, ce qu'il m'a donné est plus grand que tout » (= nous) trad. Yves Simoens.

« Il se pourrait que le soleil se lève régulièrement parce qu'il n'est jamais las de se lever ». De même que l'enfant, débordant de vitalité, qui ne cesse de dire à l'adulte qui joue avec lui « Encore ! ». « Fais le encore une fois », le soleil et toutes les créatures ne sont pas fatiguées de jouer avec le Créateur. « Et l'adulte le refait une fois encore jusqu'à ce qu'il soit mort de fatigue. Car les adultes ne sont pas assez forts pour exulter dans la monotonie. » Je vous cite encore Chesterton :

« Mais peut-être que Dieu est assez fort pour exulter de la monotonie. Il est possible que Dieu dise chaque matin "Fais-le une fois encore" au soleil, et chaque soir "Fais-le une fois encore" à la lune. Il se peut que ce ne soit pas une nécessité automatique qui fasse que toutes les pâquerettes se ressemblent ; il se peut que Dieu fasse chaque pâquerette séparément et qu'il ne soit jamais lassé de les faire. Il se peut qu'il ait l'éternel appétit de l'enfance ; car nous avons péché et nous avons vieilli, et notre Père est plus jeune que nous »³.

Naître à la joie

Naître à la miséricorde, c'est naître à la joie. Il se peut aussi que chaque naissance soit en réalité sa première apparition et qu'à chaque naissance d'un petit d'homme, Dieu soit si émerveillé de sa création, qu'il a définitivement jugée « si bonne », qu'il chante alors « encore », « encore », pour que cette joie ne cesse pas, tant il aime l'homme comme au premier jour, tant il est vrai que chaque homme « rejoue » la naissance de son Fils bien aimé. Oui, à chaque naissance, tout est possible, tout est neuf, ce que Hannah Arendt, elle aussi avait décrit en philosophe.

« Le miracle qui sauve le monde, [...] c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau. [...] C'est cette espérance et cette foi dans le monde qui ont trouvé sans doute leur expression la plus succincte, la plus glorieuse dans la petite phrase des Évangiles annonçant leur "bonne nouvelle" : "Un enfant nous est né." »⁴

Ceux d'entre nous qui sont devenus parents, grands-parents, oncles, tantes d'un nouveau-né, savent cette suspension émerveillée : tout devient de nouveau possible devant un petit d'homme tout neuf. Chacun de nous *est* cette nouveauté du monde, car chacun a une manière unique de vivre, d'aimer, comme le ton de la voix, toujours singulier, la manière de rire, ou encore le style.

Je ne crois pas possible d'approcher le mystère de la miséricorde de Dieu sans commencer par cette joie qui est l'autre nom de la miséricorde. Avant tout, définitivement, pour toujours, Dieu nous aime de cet amour confiant, ébloui. Lui qui est pur don, pure générosité, lui qui n'existe que de donner vie et joie à ce qui sort de lui, ne peut pas revenir sur ce qu'il a donné.

A l'heure de la douleur, quand l'homme oublie son créateur, Dieu donne plus encore, et dans cet affaissement, dans ce vide qu'il devient, vidé de lui-même pour nous, nous pouvons contempler la transcendance de Dieu, son infini mystère, cette profondeur abyssale qui continue d'aimer, d'espérer et de croire en l'homme, à l'heure même où il trahit.

Et pendant ce long silence, la joie inaugurale est comme mise en réserve en attendant que chaque génération la redécouvre, en vive, et la proclame, jusqu'à l'heure où tous, nous vivrons en Dieu de cette joie.

³ Gilbert Keith CHESTERTON, *Orthodoxie*, (1908) trad. Lucien d'Azay, Paris, Climats, 2010, p. 96.

⁴ Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Calmann-Lévy, 1993, p. 278.

On a coutume de penser la joie comme la conséquence du salut. J'aimerais la penser aussi, et peut-être d'abord comme l'origine du salut. La joie qui est en Dieu, autre nom du don qui est le mouvement de l'Esprit en Dieu, n'est que de se répandre, de s'offrir, de se multiplier. Cette joie, la première manifestation de la miséricorde, prend sa source dans le salut offert par Dieu, mais plus encore, elle est la source du salut offert en Dieu.

4. *Le salut : « Dieu avec nous », « Pas sans toi »*

Alors, comment nommer ce salut ? Je voudrais retenir deux expressions : 1) « Dieu avec nous », selon le nom (Emmanuel) de ce nouveau-né célébré à Noël et 2) « Pas sans toi », expression relevée par Michel de Certeau, à partir de la grande prière de Jésus « *Je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi* » (Jn 17,24) et de cette prière du prêtre à l'eucharistie « Que jamais je ne sois séparé du toi ».

« Dieu avec nous »

Le salut, dans la Bible, n'est pas pour demain, mais pour maintenant. La vie éternelle, dans la Bible, ce n'est pas pour après la mort. C'est maintenant qu'elle s'inaugure. Le salut, c'est que Jésus, en prenant notre peau, en faisant de nos vies sa maison, va nous apprendre que tout, dans la vie de l'homme, peut être visité par Dieu. Il n'y a rien qui serait indigne de lui. Pas même le péché. Pas même la mort. Même pas le tombeau. Même pas le royaume des morts qu'il va visiter dans la nuit du samedi saint, comme nous le dit la grande tradition patristique, pour en ouvrir les verrous et le vider de ses habitants.

Depuis le jardin de la Genèse, le nom de Dieu, c'est « Dieu avec nous ». Souvenez-vous, « *le Seigneur se promenait dans le jardin à la brise du jour* » (Gn 3,8). Mais si Dieu est toujours « avec nous », l'homme est celui parfois s'absente, celui qui parfois « n'est pas avec » son Dieu, « n'est pas avec » son frère, jusqu'à s'absenter de lui-même. Adam se cache. Car il s'est découvert nu. Souvenez-vous, à la fin du chapitre 4 de la Gn : « *Cain se retire de la présence du Seigneur* » (Gn 4, 16).

La miséricorde de Dieu, le dépouillement de Dieu, c'est de ne jamais s'absenter de l'homme alors même que l'homme s'absente de Dieu. Souvenez-vous ! Le peuple, délivré de l'esclavage d'Égypte, mettra 40 ans à traverser un désert tout petit qui se traverse ordinairement en quatre jours. Et pendant tout ce temps, le Seigneur marchait au pas de l'homme, « nuée pendant le jour et feu durant la nuit ». Notre Dieu, Dieu avec nous, a l'homme dans la peau. Avons-nous Dieu dans la peau ?

« Pas sans toi »⁵

« Pas sans toi » dit Dieu à l'homme. Et l'homme qui a Dieu dans la peau, c'est celui qui à son tour dit à son frère, « pas sans toi ». Ce « pas sans toi » est la décision de Dieu d'être avec nous de la crèche à la croix.

Ce « pas sans toi » que nous lançons au ciel, est aussi notre supplication, pas seulement pour nous-mêmes, mais surtout pour ce monde. Nous qui sommes là ce matin/soir, nous ne sommes pas croyants pour nous-mêmes, mais nous sommes là en vicariance, au nom de ceux qui sont dehors, au Bon marché, dans le métro et ailleurs, de même que nos rassemblements dominicaux sont pour eux tous ! C'est la seule raison qui peut nous faire tenir : ce n'est pas pour nous, mais pour le monde, que nous supplions notre Dieu. La supplication de Jésus, son « pas sans eux » se diffracte, se démultiplie, par nos voix. Le salut,

⁵ M. de CERTEAU, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, Tel 115, 1982, p. 9.

puisque c'est de cela qu'il s'agit, c'est de présenter tout ce monde à Dieu, y compris nos ennemis, car c'est ensemble que nous serons sauvés. Pas sans eux. Pas sans toi ! Si le salut n'est pas *pour tous*, si ce n'est pas à chacun qu'est promis le « pas sans toi » de Dieu, à quoi bon ? « Que vont devenir les pécheurs ? » criait Dominique dans ses nuits ! Et Paul, qui avait découvert dans sa chair que le salut est pour tous, écrivait :

Ce mystère, c'est que toutes les nations sont associées au même héritage, au même corps, au partage de la même promesse dans le Christ Jésus, par l'annonce de l'Évangile. (Eph 3,5)

5. Les mots de la miséricorde

Je voudrais conclure ce temps sur la joie et le salut par les mots de la miséricorde. Plusieurs mots hébreux peuvent être traduits par miséricorde. Cela recouvre essentiellement deux champs : le champ de la fidélité, *hesed*, et le celui des entrailles, *rahamim*.

Hesed

La miséricorde de Dieu, c'est d'abord sa fidélité : « *Il se souvient de son amour, de la promesse faite à nos pères* » (Luc 1, 72). Cette fidélité est sans repentance. Dieu ne revient pas sur ce qu'il a promis. Cette fidélité est ferme, plus ferme que tout les rocs qui soient. Elle est stable. Non seulement elle tient bon, mais elle nous donne aussi de tenir bon. Nous sommes forts de la force de Dieu quand nous ne comptons pas sur nos propres forces. Si Dieu est Tout puissant, sa toute puissance est peut-être avant tout cet amour fidèle, qui ne se lasse pas. Mais c'est aussi une force « plus forte que sa force », une force qui endure et qui pâtit.

On traduit souvent le mot *hesed* par « amour », notamment dans les psaumes. On peut le traduire par « tendresse ». Le grec *eleos* a traduit *hesed*. On retrouve cet *eleos* dans *Kyrie eleison*. Ce cri « Seigneur, prends pitié » est celui que l'on peut entendre par exemple quand l'aveugle Bartimée s'écrit à deux reprises en entendant Jésus passer : « *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi* » (Marc 10, 47-48). C'est d'ailleurs ce cri qui a été repris par les moines d'Orient dans la « prière de Jésus » rythmée par le souffle.

Cette miséricorde fidélité prend sa source dans la joie. Retenons simplement ce conseil de Paul aux Romains : « *Que celui qui exerce la miséricorde le fasse en rayonnant de joie* ». (Rm 12,8).

Rahamim

Ensuite, la miséricorde de Dieu, c'est le saisissement de ses entrailles, du mot hébreu *rahamim*, « les entrailles ». La racine *RHM* évoque le sein maternel, *rehem*, et les émotions ressenties par la femme. Dieu souffre, Dieu s'inquiète, Dieu pleure, Dieu tremble. En grec, le verbe « être pris de pitié », *splanchnizomai*, se retrouve pour ne citer que Luc à quatre reprises : 1, 78 ; 7,13 ; 10, 33 ; 15,20. Je m'attarde sur deux exemples :

1) Le verset 1, 78, du Benedictus, prend les deux termes *splanchna* et *eleos* et les joint :

Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut :
*tu marcheras devant, à la face du Seigneur, et tu prépareras ses chemins
pour donner à son peuple de connaître le salut par la rémission de ses péchés,
grâce à la tendresse, à l'amour de notre Dieu, quand nous visite l'astre d'en haut,
pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort,
pour conduire nos pas au chemin de la paix.*

Traduction de sœur Jeanne d'Arc :

Car tu marcheras devant, en face du Seigneur, pour préparer ses chemins,
donner la connaissance du salut à son peuple en rémission de leurs péchés,
dans les entrailles de miséricorde de notre Dieu (διὰ σπλάγχνα ἐλέους Θεοῦ ἡμῶν)

2) Dans la parabole du bon samaritain (Luc 10, 33), ce dernier fut « pris de pitié » (saisi aux entrailles), et il a exercé la miséricorde (*eleos*)

Enfin, un dernier mot dit la miséricorde « entrailles » de Dieu. La *néhama*, de la racine NHM signifie la « repentance de Dieu ». Ce n'est pas une idée simple, mais elle va au bout de la miséricorde. Quand ce terme est mis dans la bouche de Dieu, il signifie que Dieu se repent. Quand il qualifie l'homme, c'est pour dire que l'homme est consolé. (Quand l'homme se repent, c'est un autre mot). La repentance de Dieu, c'est la consolation de l'homme. On retrouve par exemple cette expression juste après l'épisode du veau d'or, le livre de l'Exode se termine par le pardon divin : « *Le Seigneur renonça à faire le mal dont il avait menacé son peuple* » (Ex 32, 14 : dans la Septante : ἰλάσθη κύριος, de *ilaschomai*, être propice Luc 18,13). On retrouve cela dans le livre de Jonas. Dieu « se repent » du mal qu'il avait projeté de faire subir à Ninive. Dieu souffre d'avoir (peut-être) condamné. Il souffre le mal qu'il avait (peut-être) résolu de leur faire. Ce sont ses entrailles de miséricorde, ses *rahamim*, qui sont retournées quand l'homme se repent. Jacques Ellul commente cela avec beaucoup de justesse : « Dieu prend sur lui le mal qui était le salaire du péché de l'homme. Il fait retomber sur lui-même le jugement, tel est le sens de la repentance de Dieu. [...] En réalité, la repentance de Dieu, en présence de la repentance de l'homme, c'est Jésus-Christ⁶ ».

Le nom ultime de la miséricorde de Dieu, c'est Jésus-Christ.

Lorsque Jésus supplie son Père pour nous afin que nous partagions sa victoire, c'est l'heure de la trahison. Judas viens de le vendre et Pierre va le trahir. C'est bien pourtant à ce moment-là, qui est peut-être aussi l'heure de la déception, que Jésus, l'Emmanuel, Dieu avec nous, s'offre pour que nous ne soyons pas séparés de lui.

C'est pourquoi dès la crèche, les mages viennent offrir à l'enfant la myrrhe, ce parfum de l'embaumement à l'heure du deuil, et l'encens, figure de la supplication, et l'or, car c'est ainsi que Dieu règne, dans l'abaissement. La manière pour Dieu d'être avec nous, c'est d'arrêter sur lui tout ce qui nous abime. Et de cela il meurt. La joie de Dieu, cette joie qu'il offre, ne le dispense pas de ce retournement des entrailles qu'il supporte seul. Je crois que nous sommes invités à entrer dans ce mystère et avec lui à souffrir le mal que l'on aurait aimé faire subir à l'autre en l'arrêtant sur nous pour protéger la joie.

Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez, ne maudissez pas.

Réjouissez-vous avec qui est dans la joie, pleurez avec qui pleure. (Rm 12, 14-15)

« Pas sans toi », dit notre Dieu à l'homme. « Pas sans toi, voilà la seconde œuvre de miséricorde que je nous invite à vivre avec nos proches, et avec notre dieu. Pas sans toi.

*In manus tuas, Pater, commendo spiritum meum,
In manus tuas, Pater, commendo spiritum meum.*

⁶ Jacques ELLUL, « Jonas », (1952), *Le défi et le nouveau*, Paris, La Table ronde, 2007, p. 195.